

# LA FAMILLE CHRETIENNE, EGLISE DOMESTIQUE

## FONCTION ROYALE

Par le père Marie Dominique PHILIPPE, O.P.

## LA FAMILLE GERANTE DU PATRIMOINE SPIRITUEL, CULTUREL, MATERIEL

---

---

Conférence donnée aux AFC, à Paris, le 11 mars 1984

Nous avons vu que, par le sacrement de mariage, les époux sont liés d'une manière particulière à la mission même de l'Eglise, mission qui, provenant de celle de Jésus, est sacerdotale, royale et prophétique.

Nous avons essayé la dernière fois de montrer comment, par la grâce chrétienne, la véritable paternité comporte une autorité qui est un service, un service impliquant un don total, un service royal, magnanime, qui fait pénétrer le mystère de la royauté du Christ au cœur de la famille. Il doit y avoir au cœur de la famille cette présence du Christ-Roi, puisque le père (avec la mère comme complément) représente pour le foyer cette mission royale du Christ.

Je voudrais aborder aujourd'hui un sujet très vaste, et difficile, parce qu'il unit l'aspect spirituel et l'aspect temporel, qui n'est pas étranger à la royauté de Jésus. Jésus est Roi avant tout d'une royauté divine. Il est Roi de nos cœurs dans l'amour, il est Roi de nos intelligences, mais il est Roi aussi dans le domaine temporel, notamment pour l'éducation des enfants. C'est la royauté du Christ qui nous fait défendre l'école libre, car supprimer l'école libre c'est soustraire quelque chose à la royauté du Christ.

Ce problème, très difficile à bien saisir, des rapports du point de vue spirituel, divin, et du point de vue temporel, nous renvoie au mystère de l'Incarnation. Le mystère de l'Incarnation, c'est le Verbe qui est « devenu chair »<sup>1</sup>. Si on est attentif au Prologue de saint Jean, on voit que les alliances successives se font de plus en plus dans un mystère d'Incarnation. En effet, il nous est d'abord dit que le « Verbe éclaire tout homme venant en ce monde »<sup>2</sup> : c'est purement intérieur, c'est l'intelligence humaine qui est liée au Verbe de Dieu. Puis vient le mystère du peuple d'Israël

---

<sup>1</sup> Jn 1, 14.

<sup>2</sup> Jn 1, 9.

avec le mystère de la foi, les prophéties (« il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu »<sup>3</sup>), le mystère aussi de la famille, puisque le peuple d'Israël commence par Abraham, que l'alliance sanctifie la paternité royale d'Abraham et se continue avec Isaac et avec Jacob. Mais on peut dire que l'Incarnation, dans l'Ancienne Alliance, n'est pas parfaite. L'Incarnation n'est parfaite qu'avec le mystère du Verbe « devenu chair », c'est-à-dire le mystère du Christ. C'est l'alliance avec la chair, c'est-à-dire avec le cœur de l'homme, avec sa sensibilité, avec son corps, avec tout lui-même. En effet, c'est bien la totalité de l'homme qui est prise et purifiée par le Verbe de Dieu. C'est donc une alliance qui va beaucoup plus loin dans l'ordre de l'Incarnation, une alliance qui saisit l'homme en plénitude. Cela nous est manifesté par le sacrement de mariage, qui doit prendre l'homme dans sa totalité d'homme, transformer son cœur d'homme en cœur d'époux chrétien, et transformer le cœur de la femme en le cœur d'une épouse chrétienne. Le sacrement les fait envoyés du Christ l'un pour l'autre, ayant mission l'un à l'égard de l'autre à travers la grâce du Christ. L'amour des époux n'est pas seulement l'amour dans ce qu'il a de plus spirituel, c'est aussi un amour sensible, c'est l'amour qui prend possession de toute la sensibilité et des instincts. Cet amour réclame le don total des corps (de la sensibilité, des instincts), et demande que ce don s'achève dans une fécondité. La grâce du Christ transforme la sensibilité et les instincts, et elle transforme la fécondité. La fécondité du couple est, biologiquement parlant, la même que celle des autres couples, mais elle n'est pas la même du point de vue des intentions profondes, puisqu'il y a chez les époux chrétiens une intention qui fait que la fécondité du couple est sanctifiée par la grâce du Christ.

L'éducation va, elle aussi, se faire dans cette même lumière du Christ, à travers les différents lieux et les différentes époques. La grâce chrétienne a nécessairement un enracinement dans le temps et dans le lieu. Il n'est pas indifférent de vivre en Australie ou en France, du point de vue de l'enracinement de la grâce. Si la grâce chrétienne était une grâce uniquement intérieure, uniquement spirituelle, qui ne touchait que notre cœur et notre volonté intérieure, si elle ne touchait pas et ne transformait pas notre sensibilité, si elle n'allait pas jusqu'au mystère du don des corps, la grâce chrétienne n'impliquerait pas cet enracinement dans le temps et le lieu. Comprenons bien : il est évident que la diversité des lieux ne transforme pas les sacrements : les sacrements sont les sacrements de l'Eglise, et non pas les sacrements de la France ; ce sont les mêmes sacrements, qu'il s'agisse de la France ou des autres pays, parce que ce sont les sacrements de l'Eglise et les sacrements du Christ. Mais le sacrement de mariage s'enracine dans un foyer qui s'établit dans tel ou tel lieu, dans un foyer qui a telle ou telle tradition, dans un foyer qui implique tout ce que nous appelons le « patrimoine ». C'est cela que je voudrais regarder avec vous, dans une lumière chrétienne et non pas à la lumière de la sociologie ni en fonction des lois de l'Etat d'aujourd'hui ; car tout cela passe.

La conférence d'aujourd'hui et celle de la prochaine fois regardent bien le caractère royal de la famille : la royauté du Christ va jusque-là et c'est cela que nous devons comprendre. Il ne faut certes pas exagérer, il ne faut pas faire passer cela en premier lieu, mais il ne faut pas non plus le rejeter, et il faut comprendre que pour chaque foyer le problème se pose différemment ; c'est du reste pour cela qu'il est si difficile d'en parler d'une façon générale, parce qu'on n'aura pas le même langage pour tel ou tel foyer, en raison de l'atavisme, en raison des traditions familiales. C'est normal, parce qu'il ne s'agit pas là de *principes*, il s'agit de notre *conditionnement* humain, de notre enracinement humain, il s'agit de voir comment nous pouvons vivre de la manière la plus forte notre vie chrétienne, il s'agit d'un témoignage visible. Il faut donc bien comprendre que ce que j'affirme maintenant n'a pas le même poids, dans l'ordre de la vérité, que

---

<sup>3</sup> Jn 1, 11.

ce que je vous ai dit jusqu'à maintenant ; et si vous avez des opinions différentes, je serais très heureux que vous me les transmettiez, parce que c'est un sujet très actuel et très délicat.

J'aimerais tout de suite soulever la question : Patrimoine et traditions. J'ai pu en parler avec quelqu'un qui a une responsabilité dans le secteur de la culture et du patrimoine, et je lui ai posé la question : « Voyez-vous une différence entre le patrimoine et la tradition ? » (question que lui-même ne s'était jamais posée). Et : « Ne croyez-vous pas qu'on est en train de confondre patrimoine et tradition ? ». La question l'a intéressé et il m'a répondu longuement. Je ne m'attarderai pas ici à sa réponse, mais je vous pose la question : peut-on parler de « la famille, gérante de la tradition et du patrimoine » ? La famille est-elle gérante de la tradition ? Non, elle est source et gardienne de la tradition. La tradition est peut-être ce qui correspond à ce que nous verrons la prochaine fois : la famille, « âme de la société ». La tradition est l'âme du patrimoine ; et le jour où la tradition disparaît, le patrimoine devient un musée, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, un musée avec des objets précieux et des coffres-forts qui sont là pour les garder, et des systèmes de sécurité très élaborés pour que les biens ne soient pas volés. On est alors gardien de richesses qui sont des richesses de musée et dont on ne se sert qu'une ou deux fois par an. Il n'y a plus là une tradition mais une sorte de momification de la tradition.

La question que je vous pose est philosophique, mais on peut la regarder aussi d'un point de vue théologique. Qu'est-ce que la Tradition ? Vous savez bien qu'on distingue *les* traditions et *la* Tradition. Pour le théologien il y a la Tradition, qui est un mystère ; la Tradition, c'est la parole de Dieu gardée dans le cœur des saints ; la Tradition chrétienne a commencé avec Marie. Normalement, c'est la femme, plus que l'homme, qui garde les traditions familiales. La Tradition chrétienne est gardée dans le cœur de Marie ; on touche là un mystère. La Tradition chrétienne a donc commencé dans une famille. Et elle implique une limpidité très grande ; c'est peut-être pour cela que Marie est immaculée. La raison la plus profonde du mystère de l'Immaculée Conception, c'est la maternité divine de Marie, mais la Tradition en est peut-être la seconde raison. Pour que la Tradition soit infaillible, qu'elle soit toute pure, qu'elle soit sans aucun mélange, il fallait la « bonne terre »<sup>4</sup>. Marie est cette bonne terre dans laquelle la parole de Dieu a porté tous ses fruits. Marie a gardé la parole de Dieu et elle a gardé les gestes du Christ. La Tradition à son tour garde les gestes de Jésus, les sacrements. Ce mystère de la Tradition enveloppe toute l'Eglise et il enveloppe toute l'Écriture. Les Évangiles sont enveloppés de la Tradition, puisque la Tradition a été vécue avant que les Évangiles n'aient été écrits — ce qui est le grand problème des exégètes d'aujourd'hui. Le Saint-Esprit a été plus intelligent que les exégètes ! Il les a « possédés » en faisant que la Tradition leur échappe complètement. Allez faire l'exégèse de la Tradition ! c'est impossible. A partir de la Tradition, il y a eu des écrits. C'est du reste comme cela au niveau humain : des peuples ont vécu longtemps de traditions orales et l'écriture est venue beaucoup plus tard. Il y a encore en Afrique quelques peuples (très peu) qui vivent de traditions sans écriture. L'écriture s'inscrit à l'intérieur de la tradition, elle est portée par la tradition. Les Évangiles ont été portés par la Tradition, et la Tradition du cœur de Marie, surtout l'Évangile de Jean et l'Évangile de Luc. Au Ciel, nous verrons combien l'Évangile de Luc et celui de Jean sont portés par la Tradition du cœur de Marie, et comment les Évangiles de Marc et de Matthieu sont portés par la Tradition des Apôtres. Voilà pour le mystère de la Tradition. Il y a d'autre part *les* traditions religieuses, qui sont presque toujours liées à la tradition familiale, à des traditions de tribus ; il y a une multiplicité de traditions religieuses et morales, des traditions en vertu desquelles on a telle ou telle manière de vivre ; ce sont les « anciens » qui sont gardiens de ces traditions, et on les garde farouchement parce qu'elles constituent un bien profondément enraciné.

---

<sup>4</sup> Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20 ; Lc 8, 8 et 15.

Pouvons-nous identifier tradition et patrimoine ? Je pose la question. Dans la Tradition chrétienne, il y a encore l'incarnation de la Tradition à travers une famille. La famille a ses traditions, les familles nombreuses surtout ont des traditions vénérables qui portent, qui aident. Ces traditions impliquent quantité de choses. Elles impliquent en premier lieu la foi, elles impliquent aussi un aspect religieux, des attitudes morales, des fidélités, une manière particulière d'être. Et c'est à l'intérieur de ces traditions que, de fait, chaque foyer devient comme une source nouvelle. En effet, on ne peut pas être uniquement porté par des traditions ; si on ne fait que se laisser porter par les traditions, on ne vit plus des traditions. Les traditions demandent d'être constamment reprises, d'être reprises par chaque foyer nouveau qui est une source de nouvelles traditions. Il y a aussi des ruptures de traditions ; il y a des foyers, surtout dans le monde d'aujourd'hui, où l'on dit : « On a fait cela jusqu'à maintenant ? Eh bien non ! on fera l'inverse ». Et très souvent ces ruptures de traditions entraînent une brisure au niveau de la foi, parce qu'on a trop confondu foi et traditions familiales, foi et traditions religieuses. Les traditions familiales et religieuses peuvent porter la foi, mais la foi est autre chose que ces traditions. Il est très important pour nous de distinguer le mystère de la foi, qui est un mystère personnel, et les traditions familiales qui sont liées à la communauté familiale. Toute tradition est liée à une communauté, alors que la foi est personnelle ; et c'est dans la mesure où la foi s'incarne, et s'incarne dans une communauté, que la tradition commence.

Il y a donc des traditions familiales chrétiennes ; et il est curieux de voir que des foyers, qui au point de départ ont rompu avec ce que représentaient ces traditions, au bout de quinze ou vingt ans reviennent à ces traditions, comme portés par quelque chose de plus fort. L'instinct révolutionnaire n'a pas duré : il y a quelque chose de plus fort, de plus puissant, qui revient ; c'est quelque chose de très souterrain mais de très fort : l'homme a besoin de traditions. Les Anciens le disaient : *Opportet addiscentem credere* ; quand on commence à recevoir un enseignement, il faut d'abord croire (non pas d'une foi divine, mais d'une foi humaine). Les traditions impliquent cette foi humaine : on a confiance en ce qui s'est fait ; mais il faut les renouveler, c'est évident, et on doit les renouveler chaque fois que se forme un nouveau foyer. Le propre d'un nouveau foyer est justement de reprendre, à l'intérieur de ces traditions, quelque chose de nouveau. On a quitté le foyer de ses parents, où l'on a constaté certaines difficultés, ou certaines faiblesses, ou certaines limites, et on ne veut pas que ces limites continuent, on veut faire mieux ! Et on essaie de faire mieux en reprenant tout.

A l'intérieur de la tradition, nous pouvons parler du « patrimoine ». Que la tradition soit liée à la famille, on ne peut pas le nier. Toutes les traditions religieuses sont liées à la famille, et la famille est au cœur de toutes les traditions religieuses et morales. Du reste, les traditions morales sont presque toujours religieuses, parce que la morale, de fait, se garde par l'attitude religieuse. Il est très difficile de couper la morale de l'attitude religieuse, c'est quasi impossible. On peut, philosophiquement, les distinguer, mais l'homme, dans sa complexité, ne peut pas rester dans une morale humaine sans qu'il y ait un fondement vécu dans une relation avec Dieu — ce que j'appelle la morale religieuse, la morale religieuse impliquant l'adoration (ici, distinguons bien : je ne parle pas de la foi, qui est surnaturelle, divine, qui vient directement du Christ, mais de l'attitude religieuse, qui est naturelle à l'homme).

Mais venons-en au patrimoine. Nous pouvons dire que tout patrimoine s'inscrit dans les traditions. On peut faire un parallélisme entre la relation Ecriture-Tradition d'une part, et la relation patrimoine-traditions d'autre part. Autrement dit, le patrimoine va préciser, va incarner ce que la tradition porte avec beaucoup de souplesse. Il faut que la tradition puisse survivre à travers toutes les difficultés et toutes les luttes dans lesquelles nous nous trouvons. Nous vivons en effet dans un monde qui n'est pas à l'unisson de nos traditions chrétiennes et nous sommes constamment sollicités par des tentations. Les trois grandes tentations du Christ au désert sollicitent constamment la famille d'aujourd'hui, le démon voulant que la famille d'aujourd'hui

ne soit plus une famille chrétienne ; c'est facile à voir. Nous comprenons alors la nécessité du patrimoine pour incarner ces traditions, pour leur donner un poids. C'est le patrimoine qui lui donne ce poids.

Le patrimoine a trois dimensions : une dimension spirituelle, une dimension culturelle et une dimension matérielle. Et nous allons voir comment la famille doit défendre le patrimoine spirituel, le patrimoine culturel et le patrimoine matériel, les trois. Elle doit en user, et c'est dans la mesure où elle en use qu'elle doit les défendre, parce que c'est dans la mesure où elle en use que le patrimoine devient comme la manifestation, la « gloire », de la famille et de ses traditions. Comprendons bien : il ne s'agit pas d'une manifestation éclatante, triomphale, triomphante ! La gloire, c'est l'épanouissement. Ce qui en nous est quelquefois uniquement à l'état virtuel demande à s'épanouir. Pensez au printemps : les petits bourgeons qui éclatent, voilà la gloire. La gloire d'un arbre, ce sont ses petits bourgeons qui éclatent ; l'arbre, à ce moment-là, est glorieux dans son rajeunissement, tandis qu'en hiver, quand il n'a pas de bourgeons, il n'est pas glorieux. On use donc du patrimoine pour permettre à la famille d'être pleinement et totalement ce qu'elle doit être ; c'est pour cela qu'il y a quelque chose de royal dans l'usage du patrimoine.

Le patrimoine spirituel est celui qui nous intéresse en premier lieu. Le patrimoine matériel, j'en parlerai moins, mais il existe quand même et j'essaierai de vous en montrer le fondement, parce qu'il est important de comprendre qu'il y a là quelque chose de normal. Le patrimoine spirituel est beaucoup plus proche de ce que représente la tradition. C'est peut-être le point de rencontre des deux. Le patrimoine spirituel est en effet un ensemble de réalisations au niveau proprement religieux. Le terme « spirituel » est toujours un peu équivoque, parce que l'art est spirituel et n'est pas nécessairement religieux. En disant « patrimoine spirituel », je parle ici du patrimoine *religieux*. Et le patrimoine religieux, pour les chrétiens, implique l'attitude de la foi qui s'empare de notre cœur et de notre intelligence humaine pour faire de nous des adorateurs « en esprit et en vérité »<sup>5</sup>, pour faire de nous des chrétiens qui peuvent prier ensemble. La liberté de se rassembler pour prier fait partie du patrimoine religieux. Nous avons besoin de pouvoir nous rassembler, parce que le rassemblement est un phénomène humain. Et le rassemblement est un phénomène humain parce que nous avons besoin de comprendre que nous sommes plusieurs à penser de la même façon ; et quand nous sommes plusieurs à penser de la même manière et à nous rassembler, nous avons plus de force, cela nous donne comme un regain d'optimisme. On sent cela très fort dans les moments de crise : on a besoin, à ces moments-là, de se rassembler. Ainsi, font partie d'un patrimoine les lieux de pèlerinage : Lourdes, Paray le Monial, Ars, la Salette, etc. Nous aimons aller en famille en pèlerinage en ces lieux, et c'est quelque chose d'important, cela fait partie de l'éducation familiale. Négliger cela, c'est oublier que l'enfant a besoin de sentir un milieu religieux, qui aide à prier. On prie plus facilement dans certains lieux de pèlerinage que dans son église paroissiale, même si la paroisse est très fervente : il y a une grâce propre à ces lieux. Cela fait partie du patrimoine religieux. Supprimer ces lieux de culte, supprimer ces lieux de pèlerinage, irait directement contre le patrimoine religieux. La famille a le droit à ce moment-là, et non seulement le droit mais le devoir, de dire qu'elle a besoin de se rassembler dans ces lieux, que c'est pour elle un apport spirituel. Ces lieux n'appartiennent pas nécessairement à la famille, ils appartiennent généralement à l'Eglise. Mais on voit aujourd'hui des familles qui se rassemblent pour pouvoir être plus proches de certains lieux de culte, ou d'un monastère, d'un lieu où la prière est plus intense.

Il faut qu'il y ait dans l'Eglise des oasis spirituelles où la famille puisse passer un certain temps, pour une détente qui ne soit pas uniquement laïque, mais religieuse, chrétienne. Cela fait

---

<sup>5</sup> Jn 4, 23.

partie du patrimoine spirituel, religieux, dont nous avons besoin. La famille a besoin d'avoir des lieux où elle puisse maintenir ce qui lui semble être essentiel. Combien de fois a-t-on entendu dire (je l'ai du moins entendu bien des fois) : « Comme il est difficile aujourd'hui de trouver un lieu de vacances pour nos enfants, un lieu où l'on puisse être pleinement soi-même ! » ? Les lieux de détente, les plages, les lieux de sport, sont souvent tellement pollués ! Le patrimoine spirituel religieux diminue et c'est l'aspect païen qui l'emporte. Le territoire d'un pays peut, progressivement, devenir purement laïc. Il n'y a plus de lieux de rencontre au niveau proprement familial. Une personne, individuellement, peut aller partout, si elle est suffisamment cultivée, intelligente et croyante, parce qu'elle n'est pas responsable de plus petits. Mais la famille est responsable de l'éducation, d'un certain développement humain, et elle sait qu'elle ne peut pas le donner seule, qu'elle a besoin de se joindre à d'autres familles, et pour se rassembler ainsi les familles ont besoin d'un patrimoine religieux. Le Mont Saint-Michel, par exemple, fait partie d'un patrimoine religieux, et pouvoir en user autant qu'on le peut fait partie des exigences de la famille, qui a besoin de faire comprendre aux plus jeunes ce que représente, précisément, un patrimoine religieux, des offices qui soient de beaux offices, des lieux de prière où l'on prie vraiment, autrement dit une terre sainte.

Nous avons besoin de ces lieux-là. Du fait même qu'elle est incarnée, la famille a besoin de cela, elle a besoin de lieux de culte qui soient particulièrement beaux et fervents. On prie mieux dans un lieu qui est beau que dans un lieu un peu abandonné, où il y a non seulement des toiles d'araignées, mais toutes sortes de choses qui ne sont pas très agréables à voir, où tout est abîmé ou pollué. On a besoin de lieux non pollués, qui restent vraiment limpides et religieux. Si la personne seule, arrivée à un certain âge, n'en a plus besoin, la famille en a besoin. Pourquoi ? Parce que l'enfant, plus encore que l'adulte, est sensible au *milieu* dans lequel il se trouve. L'enfant est le miroir d'une civilisation qui monte. Je vous l'ai déjà dit, mais je le redis ici parce que c'est très important pour comprendre que le patrimoine spirituel religieux est indispensable à la famille. L'enfant, miroir d'une civilisation qui monte, a besoin de sentir, d'imaginer (un enfant est tout dans la sensibilité, tout dans l'imagination) de projeter ; il a besoin d'user de choses qui sont belles, qui sont grandes. Il a besoin d'une religion qui ne soit pas étriquée mais qui ait une certaine grandeur, une certaine beauté.

Le patrimoine religieux, c'est aussi pouvoir utiliser les livres dont on a besoin, les livres qui nous enseignent du point de vue religieux, qui ne diminuent pas ce que nous avons reçu mais qui, au contraire, permettent de l'augmenter. Il y a là un patrimoine religieux dont on doit pouvoir user facilement, et il faut que ceux qui ont un patrimoine matériel plus important aient le souci de garder les lieux où est conservé le patrimoine religieux, et de permettre une diffusion plus grande des livres qui font partie de ce patrimoine spirituel. Nous contribuons tous à ce patrimoine religieux qui se concrétise dans les livres, dans des conférences, dans un enseignement, dans des lieux où l'on sait que l'on trouvera une recherche de vérité, où l'on sait que certains pourront nous aider à aller plus loin. Nous sommes tous liés à ce patrimoine spirituel, à ce patrimoine religieux, et la famille doit être la première à en user et à le défendre.

L'école libre fait partie du patrimoine religieux. Qu'il y ait des lieux où l'on sait que sera donné un enseignement chrétien, cela fait partie de ce patrimoine, et le supprimer, c'est amputer le patrimoine spirituel et donc, plus profondément, comme je vous le disais tout à l'heure, porter atteinte au mystère du Christ-Roi.

Ce patrimoine est proche du patrimoine culturel, c'est-à-dire artistique, mais il faut bien maintenir la différence entre les deux. Le patrimoine culturel est nécessaire à la famille et la famille en est gérante, c'est-à-dire qu'elle l'utilise librement et qu'elle a son mot à dire. Quand il s'agit du patrimoine religieux, c'est l'Église qui en est responsable, et la famille doit, surtout dans les moments de crise, rappeler la nécessité de certains aspects du patrimoine religieux. Quand il

s'agit du patrimoine de la culture, c'est l'Etat qui est responsable. Un Etat normal doit avoir le souci d'une culture humaine et d'une culture qui permette à l'homme de grandir. C'est l'Etat qui est responsable du patrimoine culturel d'un pays ; il n'a pas le droit de diminuer ce patrimoine et il doit toujours veiller à ce que les artistes — en prenant « artiste » au sens le plus vaste, c'est-à-dire comme désignant tous les hommes capables de réaliser une œuvre — empêchent les œuvres d'art du passé de se dégrader. De fait, depuis un certain nombre d'années, on a fait un très grand effort pour maintenir certaines œuvres qui tombaient en ruines et qui étaient des choses admirables. Jusque-là on les laissait tomber en ruines, on voyait des animaux vivre dans ces lieux parce qu'ils étaient complètement abandonnés... Il y a donc maintenant un effort qui se fait dans ce domaine-là, et c'est grand, mais il ne faut pas que cet effort soit uniquement un effort de l'Etat, il faut que ce soit aussi un effort de la famille. La famille a son mot à dire, toujours pour la même raison : parce qu'elle est responsable de l'éducation et du lien entre l'éducation et la culture. L'Etat, ordinairement, ne prête malheureusement pas grande attention au lien entre l'éducation morale et la culture. On prend comme principe que la culture doit se développer pour elle-même et indépendamment de toute attitude morale. Nous touchons là un grave problème : la question de l'art pour l'art, de la culture pour la culture. La culture est-elle un absolu ? ou la culture doit-elle rester humaine ? L'art ne doit-il pas rester humain ? Je ne dirais pas que l'art est mesuré par la morale, ni que la culture est mesurée par le point de vue moral — c'est un problème très délicat. Mais je dirais que la culture et l'art sont mesurés par l'homme dans sa *finalité profonde*. Si je prends « moral » comme désignant la *finalité* de l'homme, alors je dis « oui » ; mais si je prends « moral » au sens où le terme désigne uniquement les moyens qui nous permettent d'atteindre notre fin, si je prends « moral » uniquement au niveau des vertus, alors je dis que l'art ne peut pas être mesuré par la vertu, et la culture non plus. Il y a quelque chose de plus, qui touche la finalité de l'homme. L'art doit avoir une certaine liberté, la culture doit avoir une certaine liberté, et le patrimoine culturel doit avoir la même liberté ; mais il doit rester patrimoine d'une culture *humaine*. Il peut arriver que la culture ne soit plus humaine, que l'art ne soit plus humain, qu'il devienne anti-humain. Il peut y avoir un art démoniaque, et un art démoniaque tue l'homme, il brise quelque chose du cœur et de l'intelligence de l'homme. Une culture démoniaque est aussi quelque chose qui brise. La famille doit être sensible à cela. Les théologiens sont sensibles à cela, du moins quand ils sont de vrais théologiens, parce que quelquefois les théologiens sont ceux qui poussent le plus à l'art pour l'art, à la culture pour la culture... Le démon n'existe plus ! donc il n'y a pas d'art démoniaque ! Si, il y a un art démoniaque et il y a une culture démoniaque ; on est bien obligé de le reconnaître aujourd'hui : c'est visible. Et souvent cet art et cette culture démoniaques sont gardés aussi bien que n'importe quelle culture, sous prétexte qu'on doit avoir « l'esprit large », qu'on doit tout accueillir, que « c'est beau »...

Voyez la manière dont on juge les films. Je ne suis pas spécialiste en ce domaine, de sorte que je ne peux pas trop en parler. Mais je connais davantage la peinture, le théâtre, le roman, et c'est la même chose pour le cinéma. Il y a des films qui brisent le cœur de l'homme, qui font du mal à l'homme. Je ne parle pas ici du point de vue moral au sens étroit, mais de l'homme dans sa finalité, de l'homme dans sa capacité d'aimer les autres, de l'homme dans son but profond contemplatif, dans sa recherche de la vérité. Un film qui montrerait qu'il n'y a pas de vérité, ou qu'il importe peu qu'il y ait ou non une recherche de la vérité, un film qui briserait le point de vue de l'amour et qui montrerait toujours la haine et la violence, un tel film relève d'une anti-culture. C'est la famille qui doit être le plus sensible à cela, parce qu'elle est responsable du milieu dans lequel les enfants se développent. Un homme seul doit aussi être sensible à cela, à cause des autres, à cause de son amour pour les autres, mais sa responsabilité est moins aiguisée, tandis que celle d'une famille est beaucoup plus aiguisée. Il ne faut certes pas tomber dans la morale des grands-mères et des grands-pères : quand on prend de l'âge on a plus peur, on a plus de crainte et on voit davantage les risques parce qu'on a plus d'expérience. Il faut toujours laisser un certain risque : cela fait partie de l'éducation ; mais il ne faut pas l'inverse,

intensifier le climat de séduction, c'est-à-dire être complice de ceux qui ne cessent d'essayer d'écarter la famille de sa mission.

La mission de la famille, nous l'avons vu, est d'être l'oasis de l'épanouissement de l'amour. La famille, dans sa mission de famille chrétienne, doit pouvoir transmettre la foi, ou plus exactement doit pouvoir *éduquer* la foi, l'espérance et l'amour. Et quand elle voit que le milieu culturel dans lequel elle se trouve vient briser tout cela, la famille a le devoir, dans la mesure où elle le peut, de s'opposer, de garder des mœurs qui soient selon l'Évangile. Pensons, par exemple, au problème que posent aujourd'hui les réunions de famille, à cause des divorces... La culture d'aujourd'hui ne fait plus beaucoup de distinction entre ceux qui sont mariés à l'Église et ceux qui ne sont pas mariés à l'Église. On tend ainsi vers une culture qui n'est plus chrétienne, vers une culture qui n'est même pas païenne, parce que chez les païens qui ont un véritable sentiment religieux, le clan est gardien des mœurs religieuses d'une façon farouche, parfois beaucoup trop farouche. Il ne faut pas tomber dans cet excès, c'est évident, mais il faut comprendre qu'on doit manifester — cela fait partie de la magnanimité de la famille, et de l'autorité royale de la famille — que certains points de la culture d'aujourd'hui ne sont pas admissibles. Certes, on doit individuellement aimer tous les hommes et on doit aimer particulièrement ceux qui ont perdu la foi, ceux qui sont engagés dans des idéologies athées, ceux qui luttent contre l'Église ; on doit les porter davantage, et individuellement on doit aller très loin dans la miséricorde. Mais il faut comprendre que la famille est responsable d'une certaine culture familiale et d'une culture chrétienne, et donc que, en tant que famille, elle n'a pas et ne peut pas avoir la même miséricorde, elle doit avoir un souci de témoignage au niveau des exigences profondes de la famille chrétienne. Nous touchons là des problèmes qui sont chaque fois différents, selon le milieu dans lequel on se trouve ; c'est donc une question de prudence chrétienne, en fonction des cas. Il s'agit de faire le discernement entre ce qu'on peut accepter et ce qu'on ne peut pas accepter. Certains diront : « On doit tout accepter parce qu'on doit être de son temps. Un tel fait ceci, un tel fait cela, je dois le faire aussi ». Non, pas du tout. Vous êtes responsable de votre foyer et les exigences du foyer chrétien ne sont pas les mêmes que les exigences des autres foyers. De plus, chaque foyer a des exigences uniques, qui lui sont propres, qui correspondent aux grâces que Dieu lui a données.

Vous voyez tous les problèmes qui se posent... Je veux simplement les poser aujourd'hui, et cela tombe bien puisque nous venons de lire à la messe l'Évangile des tentations du Christ au désert. Ne sommes-nous pas constamment pris par la séduction de vouloir avoir l'esprit le plus large qui soit ? La suprême injure, aujourd'hui, c'est de dire à quelqu'un d'intelligent : « Vous en êtes encore là ! Ces choses-là, on les faisait il y a cinquante ans, mais aujourd'hui on fait autre chose, aujourd'hui on a l'esprit large ! ». Oui, on laisse à chacun une liberté absolue : que les jeunes se marient à l'église ou ne se marient pas à l'église, cela n'a aucune espèce d'importance ! On ferme les yeux : cela les regarde. Non, cela ne regarde pas qu'eux ; cela les regarde certes en premier lieu, mais cela regarde aussi les autres, parce que nous sommes tous responsables d'une culture qui doit rester vraiment humaine ; et le foyer est particulièrement responsable de tout ce qui regarde la famille. Il appartient à la prudence chrétienne de discerner ce qui, dans un patrimoine culturel qui a été un patrimoine de culture chrétienne, n'est plus culture chrétienne, mais devient une culture anonyme, ou la culture de tel ou tel génie païen. Le génie grec avant la venue du Christ, le génie égyptien, assyrien, tous les grands génies d'Orient, sont très beaux, mais prenons garde à la dégradation d'une culture : ce n'est pas du tout la même chose. Une culture qui « monte » vers quelque chose de toujours plus grand (les grandes cultures d'avant le Christ), c'est toujours beau et toujours éducatif ; mais une culture qui se dégrade, c'est tout à fait autre chose : celle-là n'éduque plus, elle blesse et peut détruire. La décadence de l'Empire Romain n'a pas dû être quelque chose de très drôle à vivre, mais la décadence d'une culture chrétienne est pire, parce que les chutes sont beaucoup plus fortes : *corruptio optimi pessima*, la corruption de ce qu'il y a de meilleur est la pire.



Regardons en dernier lieu le patrimoine matériel. C'est une question qui touche à quantité de choses, je ne m'y attarderai donc pas. Le patrimoine matériel est rattaché à un certain *droit* familial. C'est toute la question de la transmission d'un patrimoine matériel. La famille a besoin d'un certain bien-être, c'est sûr, et il y a une économie familiale. L'économie a commencé, chez les Grecs, par être une économie familiale ; aujourd'hui c'est l'économie de l'Etat qui domine, mais l'économie familiale demeure parce que la famille a besoin d'un certain bien-être. On peut faire vœu de pauvreté individuellement, mais pas familialement. Même dans la Sainte Famille, il y avait une pauvreté intérieure du cœur, mais on usait de ce qui était nécessaire. Un religieux peut mener une vie pauvre. Une famille aussi peut mener une vie pauvre quand elle y est acculée ; mais c'est aux individus de vivre de l'esprit de pauvreté ; autant que possible, la famille doit avoir un certain bien-être, les enfants en ont besoin ; les grandes personnes peuvent plus facilement s'en passer, mais les enfants en ont besoin et c'est un devoir de le leur assurer dans la mesure où on le peut. Si on ne le peut pas, Dieu donne alors d'autres grâces pour vivre héroïquement — parce que c'est de l'héroïsme, un héroïsme qui, à certains moments, peut être demandé, mais qui n'est pas imitable. Dieu peut demander à un foyer d'avoir une vocation très particulière, il peut lui demander de faire le sacrifice de ce patrimoine matériel et de vivre très pauvrement. Il y a des courants comme cela aujourd'hui ; c'est très beau, mais soyons prudents : il ne faut pas s'y engager trop vite, parce qu'on peut s'emballer au point de départ (dans les premières années du mariage on a des ailes, alors c'est merveilleux !), mais au bout de dix ans quand les enfants auront grandi, pourra-t-on exiger d'eux la même chose ? Les enfants, à ce moment-là, ne diront-ils pas : « Vous faites peser sur nous quelque chose que nous n'avons pas choisi ! » ? Il faut être prudent dans ce domaine-là. La famille doit avoir un certain bien-être matériel et donc être gérante d'un patrimoine matériel familial qu'elle doit garder. Elle ne doit pas accumuler les biens matériels si elle n'en a pas l'usage ; mais elle doit les garder le mieux possible pour permettre aux enfants de s'épanouir le mieux possible, dans des dimensions normales, pour permettre une certaine éducation, une certaine culture, une certaine instruction.

Le patrimoine, qui s'enracine dans la tradition, implique donc l'usage de certains biens (des « biens » pris d'une façon très générale), l'usage de certains objets d'art, l'usage de tout un milieu dans lequel la famille doit se développer et dont elle a besoin pour se développer. La famille doit user de ce patrimoine. C'est elle qui en use le plus et, à cause de cela, elle a sur lui un droit particulier et en même temps le devoir de le défendre. Cela fait partie de sa fonction royale ; mais elle doit bien comprendre qu'il ne s'agit pas de donner au patrimoine matériel un primat sur le patrimoine culturel et encore moins sur le patrimoine religieux. Le primat doit toujours être accordé à la formation de la personne, et d'une personne chrétienne, d'une personne qui doit être enfant de Dieu.